

# CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 3,					
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,					
Ingénieurs-opticiens, brevetés, quai St-Antoine, 11.					
HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heures du mat.	9 degr. dessus zéro.	63 degrés.	27 ponces 7 lignes	Sud.	Nuageux
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midiv.	Couch.	Phases.		Age.
6 heures.	11 heures.	3 heures.	Dernier quart.		25
13 m.	49m.15	46 m.			

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues, et dont les auteurs se font connaître de la Rédaction.

Lyon, 3 octobre 1839.

## VÉNALITÉ DES OFFICES.

La vénalité des offices blesse essentiellement tous les principes d'une bonne administration : d'une fonction publique elle fait une chose privée ; à la capacité elle substitue l'argent ; à la moralité, l'argent ; aux droits acquis par le travail, encore l'argent.

Qui transmet la charge ? le titulaire. De quoi s'occupe-t-il avant tout ? n'est-ce pas de céder au plus offrant, au plus solvable ? Cette condition accomplie, toutes les autres sont à peu près fictives, conventionnelles, souvent même dérisoires.

Un mauvais principe posé engendre de funestes effets. Aujourd'hui le luxe a fait invasion dans les études d'avoués et de notaires ; on se rit de la modeste simplicité des officiers publics d'autrefois. Hommes d'argent, les titulaires n'ont en général qu'un but, la fortune. Il faut qu'ils y arrivent promptement ; la nécessité est là qui les presse. Ils ont acheté leurs offices à des prix onéreux ; pour acquiescer, il a fallu recourir à l'emprunt ; pour avoir crédit, simuler une position brillante, bâcler un mariage important, et se jeter dans la voie des dépenses fastueuses.

Pour mesurer l'étendue du mal enfanté par la vénalité, il faudrait dérouler le tableau progressif du prix des charges depuis la loi de 1816 ; on en serait véritablement effrayé. Telle étude vendue vingt mille francs en 1820 est maintenant portée à cent mille. La progression a été la même partout ; on la retrouve, avec ses effrayantes proportions, tout aussi bien dans la capitale que dans le bourg, dans la petite ville qu'à Marseille et à Lyon.

Les affaires, dira-t-on, ont pris une plus grande activité ; ceci est possible, mais elles n'ont certes pas augmenté du double, et le prix des charges a quintuplé. Les offices de notaire surtout se vendent à des taux exorbitants. Le notaire n'est plus l'homme chargé par la loi de recevoir tous les actes et contrats auxquels les parties doivent et veulent faire donner le caractère d'authenticité attaché aux actes de l'autorité publique, et pour en assurer les dates ; il n'est plus simplement le guide, le conseil légal de ses clients, le dépositaire des secrets de famille ; il s'est fait courtier d'affaires ; il devient l'agent des entreprises industrielles les plus hasardeuses ; il est tout à la fois actionnaire, banquier, agioteur. De là des catastrophes qui jettent l'effroi dans les populations et mettent en doute l'inaltérable probité qui doit distinguer la corporation des notaires. C'est à la vénalité qu'il faut attribuer de si déplorables déviations ; elles doivent cesser. Pour y parvenir, il faut avoir le courage de prendre corps à corps le principe du mal ; et, si la banqueroute hideuse s'est infiltrée dans l'étude notariale, elle doit en être chassée honteusement.

Le notaire exerce au nom de la loi une fonction publique ; la loi doit donc protéger le public contre toute déception. Fonctionnaire public, il a eu lui une partie du pouvoir gouvernemental ; il faut bien que l'état prenne ses garanties, afin qu'il ne puisse pas être dépositaire infidèle, débiteur insolvable.

Vainement, si on n'y met obstacle, qui peut dire où s'arrêtera la spéculation et l'agioteur ? qui peut dire quel frein fera reculer la soif du lucre ?

En 1819 et 1820, on s'effrayait déjà du prix des charges. Que disait-on alors ? que le mouvement ascendant allait finir. On l'attribuait même à des causes accidentelles, à la cessation de la guerre, à la nécessité pour un bon nombre d'anciens militaires de se créer des emplois civils. Eh bien ! la progression a-t-elle diminué depuis ? Loin de là ; en 1830

## UN PANTHÉISTE.

La nature extérieure, les monuments, les races d'hommes, tout est empreint en Egypte d'un caractère grandiose et solennel, d'un cachet d'universalisme et de religiosité qui pénètre jusque dans ses cryptes les plus mystérieuses. C'est sur les bords du Nil qu'on devient panthéiste. Ce fleuve, qui est une mer, comme l'appellent les Arabes ; ces déserts de sable, image de l'infini ; ces horizons qui ne sont bornés que par un palmier, un chameau, une fellah portant sur sa tête une amphore ; ce ciel toujours brillant, ce ciel toujours bleu, ces nuages blancs qui se balancent toujours dans la même direction et ne font jamais de halte dans les airs ; ces pyramides, hiéroglyphes géants du secret n'est point encore déviné depuis quatre mille ans que les hommes ont fatigué la terre de leur poids ; ces figures d'hommes de formes si diverses, depuis le noir le plus foncé jusqu'au blanc le plus pâle ; ces débris de toutes les civilisations qui tour à tour se sont entées là les unes sur les autres ; ce rapprochement de l'industrie moderne et le monde d'Orient, le gaz hydrogène à côté des minarets, les longues cheminées des machines à vapeur entremêlées aux obélisques de granit, des vaisseaux à vapeur près de la tour de Cléopâtre ; ce mélange de coutumes, de toutes les langues, de toutes les lois, de toutes les coutumes ; tout, jusqu'à la physionomie noble et sévère des fellahs, révèle éloquentement l'être universel et infini. Il existe des rapports mystérieux entre chaque homme et chaque contrée de la terre. Or, il y avait de l'Egypte dans la destination de Philippe Lanoy. Né à Paris en 1799, lors du départ des républicains phalanges qui allaient aux rives du Nil pour conquérir le trône de France pour leur jeune général, Philippe Lanoy fut distingué à l'École Polytechnique, où il avait connu quelques-uns des membres de cette célèbre commission scientifique dont les plans et les travaux sont comme le programme de la régénération de l'Egypte. Il s'était appliqué à l'étude de

elle avait presque doublé. De 1830 à 1839, elle a suivi la même marche.

La jeunesse, alléchée par des fortunes brillantes et rapides, heurte à la porte de tous les offices, fait des acquisitions hasardeuses, se jette dans la mêlée des affaires, tête baissée ; qu'importe les déceptions, les naufrages, même l'honneur ! N'a-t-on pas des chances de succès ? Ces chances, on les exagère, on les prend pour des réalités ; si elles échappent, on se met à courir après la fortune par des chemins de traverse, souvent on y rencontre l'abîme.

Mais où donc placer sa confiance si ce n'est dans le notaire ? Que faire si les fonds placés dans sa caisse ne sont pas en sûreté ? Qu'attendre si le dépôt qu'on lui confie n'est pas mieux assuré qu'une pacotille sur le vaisseau d'un armateur, ou que des sacs d'écus traversant des contrées ravagées par la guerre civile ? Otez la sécurité, et l'institution du notariat devient pernicieuse ; son but est manqué. Il ne peut vivre que de confiance ; s'il arrive qu'il allère au lieu de l'affermir, il augmente l'alarme et ébranle le crédit. — Mieux vaudrait dès lors renoncer à l'authenticité des actes et laisser les citoyens régler leurs affaires sans intermédiaires.

Ces réflexions sont amères, mais elles nous sont inspirées par des faits nombreux et affligeants. Dans ces derniers temps, plusieurs villes du Midi ont eu à déplorer diverses déconfitures de notaires ; des catastrophes financières sont sorties de leurs études. Nos départements circonvoisins viennent aussi d'éprouver leurs sinistres, et voyez quelle est l'intensité du mal.

Dans une petite ville paisible et calme, en dehors du grand mouvement des affaires, éclate une faillite ; le passif n'est pas de quelques centaines de mille francs, il s'élève à des millions ; les pertes pèsent sur le petit capitaliste et jettent la perturbation dans des centaines de familles : ces désastres émanent d'un banquier-notaire !

Aux faits qui se révèlent dans le public, nous pourrions en ajouter d'autres qui se passent sous le manteau. Combien de notaires sont forcés par leurs chambres disciplinaires à des ventes hâtives ! combien d'actes entachés d'indécence ont été par elles enfouis dans leurs archives !

Nous ne voulons pas faire de ceci un grief, au contraire ; mais il faut que les mauvais effets de la vénalité des offices soient livrés à la publicité, afin qu'on songe sérieusement à la détruire.

Le notariat doit être enfermé dans le cercle des fonctions qui lui sont dévolues par la loi ; tout acte de commerce, de banque, d'opération industrielle, doit lui être à jamais interdit, voilà ce qu'il est important d'établir. Pour cela, il faut que les charges de notaire ne soient accessibles qu'aux hommes d'une moralité certaine, d'une capacité bien constatée, qu'elles puissent donner des moyens d'existence honnêtes et suffisants. Le notaire, qui achète cent mille francs une étude d'un rapport de six à sept mille francs, est entraîné à spéculer en dehors de sa fonction pour faire face à des obligations trop lourdes. Là est la source de bien des désordres. Au milieu des perturbations que nous signalons, bon nombre d'officiers publics ont échappé aux fascinations de l'époque, à des exigences de position ; beaucoup honorent leurs fonctions par un grand savoir et par un caractère de haute probité ; mais si le mouvement ascendant du prix des charges continue, qui peut assurer que leurs successeurs suivront leurs bonnes traditions, et que la plaie n'ira pas chaque jour s'élargissant ? Si le dépôt de l'honneur se conserve encore dans un bon nombre d'offices, ce n'est pas un motif pour tolérer des usages pernicieux et des tendances fatales.

ces mémoires, chefs-d'œuvre d'analyse, et surtout d'inspiration, qualité rare chez les ingénieurs vulgaires. Après la révolution de juillet, il se figura qu'un immense élan allait être imprimé à l'industrie, et qu'une nouvelle émancipation politique allait se produire par les grands chantiers et les armées de travailleurs ; mais comme il ne vit surgir que de petits hommes et de petites combinaisons, et qu'il s'aperçut bien vite que l'égoïsme et le privilège étaient au fond de tous les plans que l'on proposait, il tourna ses regards vers l'Orient, vers cette Egypte qu'il avait toujours caressée dans ses rêves d'amour et de gloire. Là, du moins, le pouvoir était affranchisseur, organisateur. La vallée du Nil lui apparaissait comme une terre prédestinée aux gigantesques travaux. Il lui semblait voir les mains qui ont construit les pyramides s'agiter de nouveau pour élever des monuments encore plus grandioses, et surtout plus utiles et plus artistiques ; il suivait de l'œil les navires de toutes les nations du globe voguant à travers l'isthme de Suez ; il édifiait des cités cosmopolites où le confortable des constructions modernes de l'Europe s'alliait à l'élégance, à la majesté de l'architecture arabe et indienne, et la gravité du style grec et romain à la légèreté du style gothique, mauresque et chinois. De ce panthéisme architectural, son imagination faisait jaillir un temple digne du Dieu infini et du culte qui doit tout harmoniser.

Philippe Lanoy partit donc pour l'Egypte. Quand il arriva à Alexandrie, Mohammed-Ali était dans le Delta, ce vaste et fertile triangle dont chaque côté a cinquante lieues de développement, et dont la surface est maintenant couverte de champs de cotonniers, étalant au soleil leur blanche toison qui gonfle la verte enveloppe qui la comprime et s'échappe à travers ses parois brisées, soyeuse, légère et emportée quelquefois par le vent comme si elle désirait aller au loin vêtir les populations des climats septentrionaux.

Dès que le pacha eut avis par sa correspondance secrète qu'un

On lit dans le *Moniteur* : « Le prix du pain sera porté demain à 90 centimes les deux kilogrammes ; mais heureusement cette élévation a lieu dans un moment où les rigueurs de la saison ne se sont pas encore fait sentir, et où les travaux sont encore en pleine activité. Nous savons que l'administration municipale s'occupe des moyens de rendre ce prix moins lourd aux classes malaisées, pour le cas où il se maintiendrait dans une saison moins favorable, et qui amène, avec la cessation de certains travaux, des besoins de diverses natures. »

Cette note est faite pour soulever des réflexions de plus d'un genre, et nous doutons beaucoup que les classes ouvrières envisagent le résultat qu'elle annonce avec le même calme philosophique que les rédacteurs du journal officiel. Les hommes du peuple arrêteront douloureusement leurs regards sur l'ordonnance du préfet de police qui, en fixant le prix du pain à un taux aussi élevé, va ajouter de nouvelles privations à celles qui supportent déjà leurs familles, et nous avons pu nous convaincre qu'ils sont loin de partager les espérances que montre le pouvoir. L'imprévoyance la plus coupable ou une ignorance inconcevable dans les hommes chargés de veiller à l'administration, au bien-être et à la tranquillité du pays, peuvent seules rendre compte de la disette factice dont nous sommes menacés, dont nous éprouvons au moins les résultats, au moment même où les récoltes de 1839 viennent de se terminer.

On dirait en vérité, à voir ce qui se passe tous les jours, et surtout relativement aux grains, que le gouvernement est le dernier à être informé de l'état des choses en France et à l'étranger, ou qu'il veut laisser aux accapareurs la facilité de spéculer sur la faim des classes ouvrières. Il aurait dû savoir depuis long-temps que l'Angleterre, manquant presque entièrement de grains, viendrait en chercher en France pour attendre ceux qu'elle fait venir de Pologne et d'Odessa, et nous ferait une concurrence dont le résultat serait fatal pour nous. En prenant des dispositions pour éviter cette concurrence ou en détruire les effets, on aurait pu se servir de la récolte pendant les mois nécessaires pour compléter sur des marchés plus abondants la consommation de la France. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent sans doute les intérêts financiers qui exercent sur nos affaires une assez grande influence pour que le pouvoir ne veuille pas leur déplaire. Quoi qu'en dise le *Moniteur*, les travaux encore en pleine activité ne sont pas suffisants pour satisfaire à tous les besoins des classes ouvrières. La crise financière qui pèse sur tout le monde commercial a paralysé l'industrie, et rien ne fait prévoir, malheureusement, qu'elle doive cesser bientôt. Grand nombre d'ouvriers sont sans ouvrage ; l'hiver approche avec ses rigueurs, ses besoins nouveaux et sa misère habituelle. Nous craignons bien que les efforts de l'administration municipale de Paris, efforts dont nous ne comprenons pas bien toute la portée, ni même la direction, ne suffisent pas pour éloigner les calamités que fait prévoir la situation des choses.

Les économistes posent des principes absolus : on les accepte avec empressement. Mais que de fois les faits viennent heurter les théories ! En ce moment on répète de tous côtés que la libre circulation des blés peut seule assurer l'existence des populations ; que mettre des entraves à la liberté du commerce des céréales, ce serait tout perdre, tout compromettre. — Expliquons-nous. — Qui s'agit pour les subsistances ? le peuple. — Comment vit-il ? au jour le jour. — Dans tel département la moisson a été fort abondante ; tout-

ingénieur français sans destination était à Alexandrie, il le fit prier de venir le trouver.

— C'est un heureux début, et mon étoile brillera en Egypte, se dit Philippe, en s'embarquant sur une superbe kange aux frais du gouvernement.

Il voyageait avec tout le luxe d'un pacha, mangeant et buvant très-comfortablement, fumant et regardant le pays. D'abord l'aspect d'une population presque nue, de petits enfants au ventre ballonné que l'on laissait à travers champs, dévorés par les mouches et par le soleil ; des huttes d'argile où l'on ne pouvait se tenir debout ; de jeunes paysans ayant presque tous l'œil droit crevé, et de vieilles femmes enfonceant leurs dents dans des écorces de pastèques ; tout cela affecta bien un peu la sensibilité de l'ingénieur. Mais il trouvait tous ces gens-là si dévoués, si sobres, si infatigables au travail ; le sol lui paraissait si fertile, le climat si paternel et si bénin, et tout ce peuple ayant si peu de besoins, qu'il s'habitua bientôt au spectacle de cette indigence. Il aimait cette population nue et forte que son panthéisme lui montrait comme s'harmonisant admirablement avec la terre qui la porte, mais qu'il désirait pourtant secourir et enrichir par ses travaux.

L'ingénieur rencontra Mohammed-Ali dans les villages de la Basse-Egypte, s'occupant de réparations de canaux, de plantations d'arbres, d'améliorations agricoles. Il venait d'inspecter l'école d'agriculture qu'il avait fondée depuis peu. Il réglait les comptes des maires de villages, chefs de travaux dans leur commune, et responsables envers l'état.

Philippe Lanoy fut surpris de voir un souverain diriger des cultures de coton et d'indigo, et examiner tous ces petits détails d'industrie et de ménage agricole que les monarques d'Europe regarderaient comme avilissants pour leur suprême majesté. Ce spectacle l'attacha encore plus au pays, à ses usages, à ses mœurs, à ses croyances. Dès la première entrevue avec Mo-

à-coup le blé renchérit, les sources de l'existence sont menacées. Des accapareurs tiennent dans leurs greniers des quantités énormes de grains; ces grains, ils les expédient à l'étranger; et vous voulez que le peuple soit émerveillé des heureux effets de la liberté du commerce, qu'il ne s'alarme pas quand il voit céréales et légumes renchéris, quand il a la conviction que les blés sont exportés à l'étranger!

Vous voulez qu'il attende patiemment que la spéculation ait fait toutes ses opérations, qu'elle ait poussé la hausse des prix jusqu'à sa dernière période, et qu'il se croise les bras tranquillement en se disant: Il faut que la circulation du blé soit libre!

La liberté du commerce est utile dans les temps de bonne récolte, mais elle devient abusive dans les moments de crise; alors il faut s'ingénier pour paralyser ses mauvais effets, agir contre elle si elle tend à affamer un pays par des exportations incessantes, la frapper en favorisant l'importation, et se hâter de la déjouer dans ses ruses. A Rome, les gouvernants agissaient ainsi; ils savaient bien que les principes échouent devant la nécessité, que *ventre affamé n'a pas d'oreilles*. Aussi, avec quelle sollicitude ils faisaient venir des grains des pays lointains quand les récoltes italiennes avaient été mauvaises! Ils ne se reposaient pas sur la spéculation du soin de rassurer les citoyens sur leurs subsistances.

La *Société des gens de lettres*, frappée à mort par un double arrêt de justice, prétend subsister encore en dépit du ridicule et de l'illégalité, et rançonner toujours, d'après le tarif de ses statuts, les journaux reproducteurs à Paris et dans les départements. Il conviendrait peut-être de laisser mourir d'impuissance cette société déjà renversée par deux procès, mais il paraît qu'un légiste s'est chargé d'en hâter la fin et de tuer d'un seul coup cette gabelle créée par les pachas de la petite littérature.

On nous assure qu'un avocat du barreau de Paris va soulever la question de savoir si les hommes de lettres, en se réunissant en société commerciale, ne s'assimilent pas, par ce fait seul, aux négociants ordinaires, et ne tombent pas, en conséquence, sous le coup de la loi qui punit de la prison les débiteurs pour dettes, les souscripteurs de lettres de change, etc.

Nous ne saurions prévoir la solution de la question; mais, dans le cas de l'affirmative, nous pouvons répondre de la dislocation instantanée de la société. La prison se chargerait d'effrayer ceux qui n'ont point peur du ridicule.

### Paris, 1<sup>er</sup> octobre 1839.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Le *Moniteur* publie aussi le tableau du prix moyen de l'hectolitre de froment, pour servir de régulateur aux droits d'importation et d'exportation aux termes des lois de 1832 et 1833.

— On écrit au *Commerce*, en date de Moscou, 14 septembre:

« On assure que l'empereur doit quitter le camp ce soir. Des dépêches très-importantes sont arrivées de Saint-Petersbourg au camp. On y disait hier que lord Clanricarde, ambassadeur d'Angleterre, devait se rendre à Moscou pour communiquer à notre cabinet les propositions de son gouvernement relatives à la question d'Orient.

» Nous ne savons rien de positif à ce sujet; mais nous avons remarqué que les aides-de-camp de l'empereur faisaient force politesses aux Anglais qui se trouvaient au camp.

— L'ambassadeur d'Espagne a été invité par Louis-Philippe à venir conférer avec lui à Fontainebleau. Il est parti aujourd'hui de bonne heure.

— Le *Corsaire* annonce ce matin qu'il intente un procès en diffamation contre l'ancien associé de Cleemann et de Peytel.

— Le comité qui s'est occupé plusieurs fois, sous la présidence de M. Odilon Barrot, d'un projet de réforme électorale, est convoqué pour vendredi, à l'effet de discuter de nouveau les résolutions qui avaient été provisoirement adoptées, et d'arrêter en commun les termes d'une communication qui doit être faite prochainement au public sur cette grave question.

hammed-Ali, celui-ci comprit les admirations de l'ingénieur, et pressentit toute la portée des bonnes dispositions qui y prenaient leur source. Il résolut d'en faire un des instruments de sa gloire et de sa puissance, en l'attachant à l'Egypte par les liens les plus intimes et les plus solides, ceux de l'amitié, du mariage et de la religion. Dans cette vue, il le recommanda à l'un des grands officiers attachés à sa personne, Sany-Bey, qui l'accueillit chez lui d'une manière magnifique autant que fraternelle.

Avec cette richesse et cette pompe de langage qui caractérise les Orientaux, Sany-Bey ne cessait d'entretenir Philippe Lanoy de la grandeur de l'islamisme, de la sagesse et de la beauté de ses dogmes, de la pureté de sa morale. Il prouvait, non sans quelque raison, que la philosophie française, qui a enfanté la révolution, avait beaucoup de traits de ressemblance avec l'islamisme; qu'elle en était même la sœur jumelle, et que Napoléon était le Mahomet de l'Occident. Il cherchait surtout à l'enthousiasmer pour le pacha, qu'il lui représentait comme le lien de transition entre la philosophie française et la foi musulmane, comme le continuateur de Napoléon en Egypte, comme plus grand et plus fort que le sultan Mahmoud, qui était, à son dire, le véritable hérétique. Il lui montrait Mohammed-Ali une main sur la Mecque, l'autre sur Jérusalem, ces deux berceaux des deux religions qui se sont partagé le globe, et les unissant en lui et par l'Egypte, qui reprenait ainsi son antique rôle d'institutrice du monde. Il lui parlait des grands travaux projetés par le pacha, le barrage du Nil, la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée, l'exploitation des mines d'or de Sennar, la reconstruction du Kaire, travaux qui devaient effacer ceux de Sésostris et des Pharaons. Il lui peignait les populations égyptiennes comme bien plus malléables, bien plus aptes à être organisées en phalanges de travailleurs, bien plus patientes surtout que les populations européennes; et c'était à leur éducation musulmane qu'il faisait honneur de ces heureu-

— Les derniers membres de la singulière ambassade que le cabinet du 12 mai envoie à la cour du roi de Perse doivent se mettre en route après demain. Cette ambassade se compose maintenant de vingt-huit personnes. Dire à quel titre tout ce personnel a été choisi serait chose assez difficile, si l'on en excepte toutefois le médecin, M. Lachèze, qui a déjà passé plusieurs années, sinon en Perse, au moins en Egypte et en Arabie. Quoi qu'il en soit, ces messieurs ont senti le besoin d'arranger leur personnage pour faire figure à la cour de Téhéran. Ceux d'entre eux qui ne sont pas militaires se font confectionner des uniformes et des épaulettes de colonels de l'état-major de la garde nationale parisienne. — Ils font bien de compter un peu sur leurs habits, car il n'en est aucun dont le nom soit parvenu jusqu'en Perse, aucun qui sache un mot de la langue persane, aucun qui connaisse les contrées qu'il va visiter. Voilà un pays bien représenté!

Du reste, dans cette ambassade, tout est à l'unisson. Le drogman qui lui est attaché est un homme fort honorable qui a rendu des services réels à l'ambassade française à Constantinople pendant plusieurs années, mais il ne connaît pas le persan! C'est pourquoi, dit-on, il s'est hâté de partir pour Constantinople aussitôt après sa nomination, afin d'y étudier un peu cette langue. Cela me fait penser à ce réfugié français, maintenant préfet, qui disait à Londres, en 1825: « Je me charge d'enseigner quoi que ce soit, pourvu que l'on me prévienne 24 heures d'avance. »

Le rendez-vous général des membres de l'ambassade extraordinaire est à Constantinople. On a eu, en effet, l'heureuse idée d'assigner pour itinéraire à ces messieurs la route de Constantinople à Téhéran par Trébizonde et Erzeroum, tandis que la plus courte, ou tout au moins la plus sûre et la moins pénible en cette saison, était de débarquer à Alexandrette, d'aller de là à Alep, et puis de prendre la route ordinaire des caravanes.

— Le *Nord*, un des journaux ministériels qui ont montré le plus de cynisme à l'époque des dernières élections, a cessé de paraître à partir d'aujourd'hui 1<sup>er</sup> octobre. Cela fait honneur aux habitants de Lille, qui n'ont point soutenu de leur concours ou de leur sympathie cette feuille dévouée à la camarilla.

#### BULLETIN DE LA BOURSE DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE.

La rente était en baisse avant l'ouverture. On a donné à 80 92 1/2 à Tortoni, et le premier cours au parquet a été 80 95. On a fait de suite 80 90, et on a remonté à 81. Des personnes intéressées à faire établir le cours moyen en hausse ont fait coter 81 10 au parquet; mais la rente est retombée promptement à 81, et elle est restée à ce cours pendant la plus grande partie de la bourse. Quelques moments avant la clôture elle est remontée à 81 10, cours auquel elle a fermé.

Le report a presque toujours été à 10 c.

Le cours moyen de la liquidation a été fixé à 80.

A quatre heures la rente était à 81 22 1/2 pour fin octobre.

Les principales villes de commerce pétitionnent en ce moment pour obtenir, à l'exemple de l'Angleterre, une forte réduction dans le port des lettres et une taxe unique. Nous engageons nos concitoyens à signer de semblables pétitions. Voici celle du commerce de Nantes:

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous exposer qu'il est de l'intérêt général du commerce de demander une réduction dans la taxe des lettres.

Cette réduction profitera surtout aux classes inférieures, en leur permettant de correspondre plus directement avec les pays de production.

L'Angleterre vient d'adopter cette mesure, et a réduit le port de lettre à 10 c., quelle que soit la distance.

Nous ne demandons pas une aussi forte réduction, mais nous pensons qu'en réduisant le port d'une lettre de 15 grammes à 20 c. de bureau à bureau, sans avoir égard à la distance, le revenu du trésor public serait peu altéré.

Cette réduction augmentera la correspondance commerciale. En ce moment une lettre de Paris coûte 70 c., une de Marseille coûte un franc; une maison de Nantes qui reçoit par semaine un avis seulement de chacune de ces places, dépense 1 fr. 70 c.; si le port est réduit, cette maison s'empressera naturellement de demander quatre avis par semaine, qui ne lui coûteront que 4 fr. 60 c. Il est même probable que son intérêt étant d'être avisée journellement, elle fera venir des avis journaliers et dépensera 2 fr. 40 cent.

ses dispositions.

Tous ces discours étaient comme une semence qui tombe dans une terre déjà bien préparée. Ils exaltèrent Philippe Lanoy au point qu'il se fit musulman. Sany-Bey lui servit de parrain. Mohammed-Ali le nomma ingénieur en chef de tous les travaux publics d'Egypte. Son traitement s'élevait à 200,000 fr. par an. Il eut une maison montée à l'orientale, un nombreux domestique, de magnifiques chevaux arabes, des chybouks et des marguilles ornés de perles et de diamants, des tapis de Perse, des cachemires de l'Inde, un harem de jeunes esclaves. Le pacha lui donna même en mariage une de ses plus belles femmes, une de celles qu'il avait le plus aimées; ce qui est en Egypte la plus grande marque d'estime et d'attachement que l'on puisse recevoir du souverain. C'est plus encore que si en Europe on épousait la fille du prince. Ce lien d'intimité orientale équivalait à une sorte de filiation adoptive. Il n'y a ordinairement que les mamelouks du pacha, ceux qui ont été élevés dans son harem, qui l'ont servi et qu'il a aimés de prédilection, auxquels cette insigne faveur soit accordée. Mais Mohammed-Ali fit une exception pour l'ingénieur qu'il aimait comme son fils.

Par l'effet de cette organisation à l'Alcibiade dont les Français sont généralement doués, qui s'assouplit à tous les milieux, qui fait même trouver du charme et de l'élan dans toute existence nouvelle, Philippe, au bout de quelques mois, était plus Egyptien que le pacha. Cette vie d'activité au milieu des chantiers et des travailleurs arabes, où l'on éprouve un sentiment indéfinissable d'association et de religiosité industrielle inconnu aux travailleurs d'Europe, la gloire et le prestige du commandement et de la pompe orientale, tout l'animait, l'enthousiasmait, l'enivrait tellement, qu'il avait oublié parents, amis, patrie, et jusqu'à sa jeune et tendre épouse qui avait tant pleuré en l'embrassant, et qui, au moment de son départ, lui avait annoncé qu'elle portait dans son sein un premier gage de leur

De plus, les avis commerciaux augmentèrent sur tous les points; car les donneurs d'avis, affranchissant leurs lettres, seront enclin à augmenter cette dépense, dans l'espoir de voir augmenter leur clientèle.

La recette sera donc peu altérée; quant à la dépense d'exploitation, elle sera moindre, les lettres étant toutes affranchies. Nous n'envisageons la question que sous le point de vue commercial; mais il est évident que la réduction augmentera les correspondances de toutes les classes de la société, qui communiqueront davantage entre elles, et ce sera un grand bien.

Nous pensons, Messieurs, que vous partagerez notre opinion, et qu'organes du commerce de Nantes, vous voudrez bien appuyer auprès du gouvernement cette demande de réduction qui serait mise en exécution au plus tard au 1<sup>er</sup> janvier 1841.

Nous vous présentons l'assurance de notre respectueuse considération.

(Suivent les signatures.)

On écrit de Vienne (Autriche), le 21 septembre:

Il paraît que notre cabinet a résolu d'intervenir activement dans la question d'Orient, même au risque de déplaire au cabinet de Saint-Petersbourg. Deux feld-maréchaux-lieutenants, reconnus pour être les généraux les plus habiles et les plus instruits de notre armée, MM. le baron de Bernhardt et le baron Petsy-von-Hetse, viennent de recevoir l'ordre de prendre, le premier, le commandement des troupes réunies en Galicie sur les frontières de la Russie, et l'autre le commandement de celles qui se trouvent en Transylvanie près des frontières turques. On assure que l'archiduc Charles sera nommé chef de ces deux corps d'armée dont l'effectif total dépasse 60,000 hommes, avec 168 bouches à feu.

Des instructions ont été expédiées, par courriers, à notre consul-général en Serbie, M. Philippowitz, et à nos consuls en Moldavie et en Valachie, et tout porte à croire que cette fois-ci notre cabinet aura soin que la Russie n'obtienne des avantages qu'autant que l'Autriche y participera.

Si le congrès ne s'est pas encore assemblé, toute la faute en est à la Russie qui désirerait s'arranger avec chaque puissance en particulier. Quant à notre gouvernement, il insiste maintenant plus que jamais pour que rien ne soit fait, relativement aux affaires d'Orient, sans le plein consentement de tous les gouvernements intéressés.

### Chronique judiciaire.

LE SERGENT BRULE-COEUR.

Je suis sergent,  
Brave et galant,  
Et je mène tambour battant  
Et la gloire et le sentiment.

Hélas! le beau sergent dont il est question dans cette histoire le menait beaucoup trop bien, le sentiment; aussi l'a-t-il payé assez cher. L'objet de sa flamme est assis au banc des prévenus, sous la forme d'une grosse fille rouge et peu agaçante à l'œil; auprès d'elle est un homme très-maigre, un Allemand, le rival du galant militaire, et, selon ce dernier, le complice de sa perfide.

Célestine et l'Allemand Kerquer habitent dans un cabinet garni, sur le boulevard des Paillasons. Arrivés depuis peu d'Orléans, ces deux époux de contrebande sont venus exercer à Paris, l'un l'instrument ingrat de clarinette ambulante, et l'autre une profession quelconque et anonyme. Tandis que Kerquer faisait un jour retentir de ses canards les rues de la capitale du monde civilisé, Célestine charmait ses loisirs et sa solitude par les douceurs de la promenade.

La sentimentale grosse fille flânait sur ledit boulevard des Paillasons, lorsqu'un cri de surprise est poussé à deux pas d'elle.

— Oh!  
Elle lève le nez, et reconnaît avec enchantement que cette exclamation est partie du sein d'un uniforme français, uniforme galonné, renfermant le sergent Belœil, dit *Brûle-Cœur*.

— Quoi! te voilà sergent!

— Je te r'trouve, Titine!

— Il y a du temps que nous nous sommes vus!

— Je crois bien; le régiment avait quitté Orléans où que j'avais eu celui de faire la tienne de connaissance... Ce cœur m'a-t-il gardé quelques faiblesses... quelques battements?

— N...i...ni, sergent; qui va à la chasse perd sa place... Je suis occupée par un baragouin d'Allemand, pour le quart d'heure...

— Et te rend-il un brin heureuse?

— Oui, en me rossant chaque jour et en me laissant manquer de tout... J'en ai assez; j'y voudrais bien le planter là et me remarier avec toi, comme à Orléans.

— Me remarier! impossible... Mais je peux te faire des visites d'ami... Tiens! j'ai des mouchoirs à ourler, je te les porterais...

— C'est ça... viens vendredi, mon mari n'y sera pas.

— A revoir, Titine de mon ame!

— A revoir, sergent de mon cœur!...

Le vendredi, jour de malheur! le beau Belœil, dit *Brûle-*

amour, croyant ainsi retenir l'ingénieur, dont la méfiance n'avait vu là qu'une ruse de femme pour s'opposer à ses projets de voyage et de fortune; il aimait pourtant bien sa chère Ernestine! Mais son cœur, comme son esprit, avait une tendance fatale au panthéisme.

Après une tournée sur divers points du pays où l'installation de travaux publics réclamait sa présence, il retournait au Kaire afin de s'entendre avec les chefs du gouvernement sur quelques nouvelles opérations, lorsqu'on lui remit une lettre venant d'Alexandrie, et dont la suscription indiquait qu'elle avait passé par le canal de l'autorité consulaire française. Il en brisa le cachet, et lit avec autant de surprise que d'émotion:

« Cher Philippe,

» Nous sommes arrivés ce matin. Notre traversée a été fort agréable. C'est une admirable invention que celle des bateaux à vapeur! Cela m'a rappelé nos promenades à Saint-Cloud. Seulement, ces maisons flottantes sont un peu plus vastes et un peu plus somptueuses. Nous avons eu une mer très-calme. Cette Méditerranée m'a fait l'effet de la pièce d'eau des Cent-Suisses. Je suis donc à Alexandrie très-gaie et très-heureuse, en pensant que je vais te revoir. Mais je ne suis pas seule; j'ai un nourrisson que j'allaité et qui est superbe. Je l'amène ton fils en portrait, son que j'allaité et qui est superbe. Je l'amène ton fils en portrait, puisque tu n'as pas voulu l'attendre à Paris. C'est ton fils, c'est toi-même. Tu l'embrasseras avec plaisir, j'en suis sûre. Pourquoi donc, cher ami, n'ai-je jamais reçu de tes nouvelles en France? En arrivant ici, mon premier soin a été de m'informer de toi aux gens de l'hôtel où je suis descendue. On m'a dit que tu étais musulman et que tu avais un grand nombre de femmes. C'est une plaisanterie dont je me suis mise à rire. Je pars demain pour le Kaire, et tu pourras embrasser ton

» ERNESTINE.

Cette missive produisit une agitation extrême dans l'âme de Philippe. Il n'osa pas répondre, et d'ailleurs sa lettre se serait croisée avec sa femme.

Cœur, se rend, heure militaire, au logis de son objet. Il trouve la paysse dans la salle commune de la maison garnie, en compagnie de la femme Coulomb la logeuse. Belœil, en chevalier français, offre le litre du sentiment. Le litre est servi par ladite logeuse. On verse, on chante, on boit à la gloire, aux amours et à Titine! L'adroit séducteur profite de l'exaltation de son ancienne passion pour lui demander à voir son nouveau logement. Titine ne se fait pas prier. Mars et Vénus se retirent dans le cabinet garni d'une paillasse, et là se passe une scène mythologique, tandis que l'infortuné Vulcain soufflait dans sa clarinette à quelque foire voisine.

— Quand il sortit du mystérieux cabinet, Mars n'avait plus sa montre. Célestine le reconduisait et l'invitait peu amoureusement à partir.

— Va-t-en vite, disait-elle, mon Allemand peut revenir.

— Oui, je pars, disait Brûle-Cœur, mais bien sûr, demain tu me rendras ma montre?

— Soit donc tranquille; est-ce que tu as peur que je te la mange?

— Non, mais je viendrai la chercher demain.

— Oui, oui, demain ou après-demain. Adieu, Belœil.

— Adieu, Titine.

Belœil s'éloigna en se grattant l'oreille, comme un homme qui a quelque regret, quelque crainte importune. Le lendemain, de grand matin, il vint frapper à l'huis de sa belle.

— Qui est là? demanda du dedans la logeuse.

— C'est moi, le sergent Belœil, dit Brûle-Cœur, qui viens chercher ma montre.

— Célestine n'est pas rentrée; repassez plus tard.

— C'est vexant!... Je repasserai.

A midi, Brûle-Cœur traversait de nouveau le boulevard des Paillassons.

— Célestine n'est pas rentrée, dit la logeuse; repassez plus tard.

— C'est très-vexant!... Je repasserai.

Le soir, même réponse. Brûle-Cœur commençait à se gratter l'oreille jusqu'au sang, et il y avait de quoi. Le dimanche, à cinq heures du matin, quatrième visite. Cette fois, on le laisse entrer; il arrive à la porte du cabinet. Célestine entr'ouvre la porte... elle est en négligé, moins encore qu'en peignoir. L'ardent trouper veut pénétrer.

— Halte-là, dit Titine, mon Allemand est là; il dort... Il m'a rossée hier en voyant la montre; je l'ai mise dans la paillasse. Il faudrait le réveiller; il me taperait encore.

— Oh! Titine, c'est embêtant!...

— De quoi! dit une voix étrangère et mâle; fichez-moi le camp, trouper! vous avez séduit mon épouse!... Vous n'aurez pas la montre; j'aimerais mieux faire six mois de prison que de vous la rendre!... Et hop! demi-tour! pas accéléré! marche!...

Belœil tomba de son haut, et descendit l'escalier. Il se rendit chez le commissaire voisin, et lui raconta son affaire.

— Avant-hier, dit-il, cette perfide Titine m'a emprunté ma montre en or, sous le prétexte qu'il lui fallait à une heure fixe aller dans un magasin chercher de l'ouvrage; et aujourd'hui, elle est sous scellé de faux mari me refusant le bijou en question. L'aventure s'est continuée jusqu'en police correctionnelle. Titine crie très-haut; elle cherche à justifier l'Allemand prévenu de complicité de vol ou de recel; elle dit, en lançant des regards foudroyants à Belœil: « La montre, il me l'avait donnée, je l'avais bien gagnée. J'ai la conscience tranquille; je l'avais très-bien gagnée, étant allée plus de cent fois, plus de deux cents fois avec lui sans que mon homme le sache. »

Kerquer nie tous les faits qu'on lui impute; mais de nombreux témoins viennent déterminer l'opinion du tribunal en faveur du triste Brûle-Cœur.

Célestine et Kerquer sont condamnés à trois mois de prison. (Le Droit.)

Faits Divers.

Napoléon avait placé le fameux diamant le Régent sur la pommette de son épée, Louis XV et Louis XVI au cimier de leur couronne; Louis-Philippe en a fait un cachet.

— Une série de crimes médités avec un sang-froid épouvantable a été commise jeudi 26 septembre, vers trois heures du matin, dans la commune de Le Hérie, canton de Sens (Yonne).

Le nommé Thomas, meunier, d'une réputation fort équivoque dans le pays, était soupçonné d'avoir volé des moutons. Des recherches furent donc faites chez lui par M. de Madrid, maire de Le Hérie, qui ne tarda pas à acquérir la certitude que le meunier était l'auteur du vol. En effet, on trouva à son domicile de la viande de mouton salée, et deux peaux dont la laine était de même nature que celle des autres moutons du propriétaire victime du vol. Il paraît que le fils de Thomas, jeune homme à peine âgé de vingt ans, qui avait déjà subi un emprisonnement pour vol de charrues, avait aidé son père dans l'enlèvement des moutons. Se voyant donc l'un et

l'autre tout-à-fait perdus dans l'opinion de leurs concitoyens, Thomas père et fils forment le projet de se faire justice à eux-mêmes, en se donnant la mort. Conduits par cette fatale idée, ils se rendent mercredi, accompagnés d'une petite fille de dix ans, sœur de Thomas fils, dont ils méditent aussi la mort, dans le village de Marcy-sous-Marle. Ils suivent tous trois la rivière, et bientôt des cris affreux se font entendre. C'est la jeune fille qui appelle du secours. Son père l'avait liée au dos de son fils, et tous deux, d'un commun accord, s'étaient jetés à l'eau. Cependant un domestique de charrette accourt et parvient à soustraire à la mort la malheureuse enfant, qui, en s'accrochant fortement à un saule, avait rompu le lien qui l'attachait à son frère. Thomas père et fils sortirent alors de l'eau, et dirent que l'enfant étant tombée par mégarde dans la rivière, il s'y étaient précipités l'un et l'autre pour la sauver. Comme on ignorait leur projet, on ne poussa pas plus loin les investigations.

Le soir, Thomas regagna son domicile, mais avec son fils seulement, et c'est dans cette nuit que se termina le drame affreux qui avait commencé dans la journée. Vers trois heures du matin, comme nous l'avons dit, ils vont se placer à quelques pas de leur moulin, près d'une petite meule de vesce. Là, le fils Thomas se met à genoux, appuyé sur la meule, le front sur ses bras placés en croix, et il attend de l'auteur de ses jours la mort qu'il n'avait sans doute pas le courage de se donner lui-même. Ce père barbare la trouve, cette force, dans son cœur pervers; il place le canon d'un pistolet dans l'oreille de son fils et le tue. Puis, rechargeant froidement son arme, il se couche à côté du cadavre, et se fait sauter la cervelle. On comprend quelle impression un pareil attentat produisit dans tout le canton. On se porta en foule sur le lieu de la scène. Le lendemain, les cadavres furent enterrés pour ainsi dire clandestinement à cinq heures du matin pour éviter la foule des curieux.

UNE HISTOIRE DE LA SEMAINE DERNIÈRE. — Une jeune et charmante actrice, aussi célèbre par son jeu plein d'âme que par les riches proportions de sa taille, rentra lundi dernier chez elle dans un état qui tenait du désespoir. Qu'avait-elle? que lui était-il arrivé? Avait-elle surpris moins de tendresse dans l'œil de celui qui l'aimait? Un beau rôle écrit pour elle avait-il été donné à une de ses rivales? Avait-elle aperçu un cheveu d'argent dans ses cheveux dorés, ou une ride à son front pur et blanc? La liste de ses adorateurs n'était-elle plus au complet, et manquait-il un transfuge à sa toilette du matin ou dans sa loge au spectacle?

Mon Dieu, non! son serviteur le plus fidèle lui était toujours aussi dévoué, et elle n'avait de rival ni auprès de lui, ni auprès du directeur de son théâtre; sa blonde chevelure était toujours aussi soyeuse et aussi belle; aucune ride ne plissait encore sa fraîche et blanche peau, et à la liste de ses adorateurs un de plus était ajouté depuis deux jours.

Qu'avait donc la blonde fille? « Hélas! dit-elle à sa femme de chambre, je suis la femme la plus malheureuse qui existe: j'ai une envie qui me fera mourir si on ne me la contente; je ne peux vivre sans lui. »

Et comme Joséphine ouvrait de grands yeux, cherchant quel pouvait être ce lui qui faisait mourir sa maîtresse de chagrin, celle-ci lui apprit qu'il s'agissait d'un magnifique nécessaire en vermeil dont on demandait 2,000 fr. « Où les trouver, mon Dieu? où les trouver? Joséphine, je n'ai plus qu'à mourir. »

Un coup de sonnette fort et sec interrompit la conversation; la femme de chambre alla voir et revint en disant: « Madame, c'est ce milord anglais dont je ne peux jamais retenir le nom. — Ni moi non plus; mais n'importe, fais entrer, répondit sa maîtresse. »

Le noble lord venait prendre congé de la blonde actrice, il partait pour l'Angleterre; toutefois il ne voulait pas quitter la France sans laisser un gage de souvenir à la plus aimable Française qu'il eût encore rencontrée. « Mais vous avez de si jolies choses, Mademoiselle, lui dit-il, que vous seriez bien bonne de m'indiquer ce qui pourrait vous plaire. »

Domine par son idée fixe, elle répondit: « Il y a, rue de la Paix, un nécessaire en vermeil; je serais la créature la plus heureuse du monde si je l'avais. — Dans une heure vous serez cette créature, dit l'Anglais en se retirant. »

Une heure se passe, deux heures, trois heures, le soir arrive, et pas de nécessaire; l'impatiente jeune fille ne tient plus, elle se couvre à la hâte d'un chapeau, d'un châle, elle monte dans un fiacre et se fait conduire rue de la Paix. Le nécessaire était encore sur le comptoir. « N'est-il pas venu aujourd'hui un Anglais marchander ce nécessaire? demanda-t-elle au premier commis du magasin. — Oui, madame, lui répondit-on, un Anglais; il l'a à peine regardé, et nous en a offert 1,500 francs... Et sur notre refus de le lui laisser à ce prix, il s'en est allé, en nous disant de le lui envoyer, si nous nous décidions, à l'hôtel Meurice. — Eh bien! pourquoi ne le lui avez-vous pas envoyé, monsieur? — Parce que nous ne le vendrions pas un liard de moins de 2,000 francs, madame. — Ecoutez, monsieur, je veux bien vous avouer une chose: c'est pour moi que cet Anglais

vous marchande ce nécessaire; envoyez-le lui pour les 1,500 fr. qu'il vous propose, et moi, je vais vous faire un billet de 500 fr. pour le reste. »

Aussitôt dit, aussitôt fait; la blonde jeune fille fait le billet, voit partir le nécessaire, et, remontant dans son fiacre, rentre chez elle en songeant délicieusement au réveil qui doit lui amener l'objet de ses desirs. Notre héroïne se couche, elle s'endort, elle se réveille, il fait jour, elle somme. « Eh bien! demande-t-elle. — Pas encore, madame, » lui répond-on. Elle se lève, elle prend son pain, elle déjeûne, tout cela avec une patience d'ange. Le nécessaire n'est pas arrivé; mais il ne peut tarder à arriver. A midi l'inquiétude commence, à une heure elle était déjà sur un diapason assez élevé. A une heure et demie, l'héroïne n'y tient plus, elle somme, demande un fiacre, et cette fois c'est à l'hôtel Meurice qu'elle se rend. Elle fait appeler un garçon de l'hôtel.

« Hier au soir, lui dit-elle, un commis de magasin n'a-t-il pas apporté à un Anglais demeurant ici un nécessaire en vermeil? — Pardonnez-moi, Madame, répondit le garçon, un superbe nécessaire qui lui a fait joliment plaisir! Il le tournait, le retournait en tous sens. »

« Je ne le croyais pas si beau, disait-il, je ne le croyais pas si beau. C'est qu'il n'est pas cher du tout; 1,500 f., c'est pour rien. » Puis il ajouta en riant: « Ma foi! la blonde (je n'ai pas bien entendu le nom) s'en passera; John, mettez-le dans ma voiture de voyage. — Où est-il! mon Dieu, où est-il! dit l'actrice éperdue. — Qui, madame? le nécessaire, ou l'Anglais? — L'un ou l'autre, n'importe. — Tous deux roulent maintenant sur la route de Londres; ils sont partis depuis onze heures de cette nuit. »

— C'est jeudi prochain que la cour de cassation statuera sur le pourvoi de Peytel.

Variétés.

RUINES DE CARTHAGE.

M. Félix Flachinaker, ex-professeur au collège d'Alger, et maintenant instituteur à Tunis, vient d'adresser à M. Arago une lettre où il rectifie quelques inexactitudes relatives aux ruines de Carthage. Cette lettre contient les détails suivants:

« Couverte de socles, de chapiteaux, de fragments de bas-reliefs, de débris de colonnes de marbre et de porphyre, de nombreuses et vastes citernes encore presque intactes, cette immense solitude qui s'appelait autrefois Carthage, et sur laquelle semble errer maintenant le génie des ruines, n'est troublée aujourd'hui que par le chant monotone de l'Arabe demi-nu, qui coude patre son troupeau parmi les décombres des temples et des palais, aussi ignorant d'Annibal que de saint Louis.

« La tour seule où saint Louis mourut, et improprement appelée encore de nos jours Tombeau de saint Louis, anime cette immense Nécropolis, et rappelle les croisades.

« Plusieurs voyageurs célèbres ont visité les ruines de Carthage, entre autres Schaw, en 1727, et, quatre-vingts ans plus tard, M. de Chateaubriand. Tous deux ont cherché à éclaircir les doutes qui se sont élevés sur la situation des principaux quartiers et des édifices les plus remarquables de cette ville, autrefois la première puissance maritime de l'Ancien-Monde; mais, outre la stérilité des documents que nous ont transmis les auteurs anciens à ce sujet, il est à remarquer que, détruite et reconstruite plusieurs fois, passant du joug de fer du peuple-roi sous la domination dévastatrice des Vandales, puis de celle-ci sous le sabre destructeur des Arabes, cette superbe cité a dû perdre nécessairement son type original, et il n'est pas étonnant que les savantes recherches faites jusqu'à nos jours n'aient jeté que fort peu de lumière sur ces matières.

« Toujours paraît-il certain, d'après les faibles indices qu'on a pu recueillir, que Carthage était située sur la langue de terre formée d'un côté par la Méditerranée, et de l'autre par le lac, c'est-à-dire sur un espace de près de trois lieues, vaste plaine entrecoupée de quelques petites collines, où se trouvent disséminés les nombreux vestiges de la superbe cité qui tint le sceptre des mers, et dont plusieurs expéditions devaient découvrir de nouvelles contrées et ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce.

« La ville proprement dite (Meghara), qui, dit-on, était renfermée dans une triple enceinte, et pouvait contenir de 20 à 25,000 combattants, s'étendait depuis le pied de la colline où s'élevait la citadelle Byrsa (aujourd'hui Beursak) jusqu'aux environs de la Marsa au nord (lieu où sont situés les maisons de plaisance des consuls), et au sud jusqu'au lac qui couvre même une partie de ses faubourgs. La meilleure preuve que je puisse donner de cette dernière assertion, c'est que, lorsque le ciel est pur et que les eaux du lac sont tranquilles, on distingue des débris de construction sur lesquels les sandales qui font le trajet de la Goulette à Tunis touchent et glissent avec difficulté pendant une demi-heure, lorsqu'elles n'ont pas pris la bonne direction ou qu'elles sont trop chargées.

« Dans ce vaste espace, qui présente la forme d'un immense

grand nombre de femmes esclaves. Le premier mouvement fut pour la jalousie; mais en examinant ces femmes de plus près, elle les trouva si douces, si aimantes, si dévouées, qu'elle alla presque jusqu'à se reprocher ses préventions. Bientôt elle ne vit plus en elles que des sœurs; elle eût même désiré vivre dans leur société, auprès de son époux, du père de son enfant, de celui qu'elles aimaient tant aussi. Il lui semblait que cet amour commun les rapprochait, les liait entre elles. Elle disait à l'ingénieur: « O mon ami! voici ton Ernestine, voici ton épouse! Elle vivra toujours avec toi, avec les autres femmes! »

Les caresses de son fils rendirent à Philippe l'espoir et la santé. Ernestine, qui avait conçu de l'estime et de l'attachement pour les femmes de son mari, profite de son influence sur lui pour leur faire accorder plus de liberté, et de son influence sur elles pour leur inspirer les idées et les manières françaises. On les voit aujourd'hui, dans les jardins du Kaire, dans la grande allée de Châbra, se promener à cheval ou en tilbury, sans autre voile que leur pudeur, sans autre surveillant que Dieu même. Malgré quelques rétrogrades qui murmurent au scandale, le pacha n'est point mécontent de cette transformation des mœurs et des préjugés musulmans. Il prétend, peut-être pour faire la critique du sultan, que c'est aux femmes et non aux hommes qu'il appartient d'affranchir les femmes.

Cette conduite courageuse d'Ernestine n'a fait qu'augmenter le crédit de l'ingénieur et la faveur dont il jouit auprès du souverain. Le peuple arabe, galant et chevaleresque par instinct, porté à admirer tout ce qui est fort et courageux, s'incline avec respect en voyant passer Ernestine en amazone, à la tête du harem affranchi de l'ingénieur, et répète avec enthousiasme: « Voilà les Français! voilà la liberté! » Fier de résumer en lui l'Orient et l'Occident, heureux de son influence politique et morale en Egypte, Philippe Lanoy, de plus en plus affermi dans sa foi au panthéisme, est demeuré convaincu qu'en alliant les mœurs françaises et les mœurs orientales, il a commencé la solution du problème panthéistique.

AUGUSTE COLIN.

(Courrier français.)

qu'il n'est pas besoin de lui recommander de l'aimer; mais Ernestine repousse ses caresses, pleure amèrement, serre son enfant contre son sein, et refuse d'appartenir à un mari qui a plusieurs femmes. Le pacha, qui, comme tous les Orientaux, ne peut pas comprendre l'amour monogame, est étonné de ce refus. « Essayez, disait-il à Ernestine avec ce ton persuasif qui le distingue, essayez; vous verrez que vous vous y habituerez. Puisque vous aimez votre mari, pourquoi n'aimeriez-vous pas ses amours? Vous trouverez dans celles qu'il aime d'autres vous-même. Qui sait, d'ailleurs, ajoutait-il, en flattant adroitement le sentiment de l'espérance, ce côté toujours si faible et si accessible des cœurs qui aiment, qui sait si, par vos soins, par votre attachement, par votre dévouement sans bornes, vous ne parviendrez pas à vous faire aimer exclusivement? Ce n'est pas en vivant éloignée de lui, en l'abandonnant, que vous obtiendrez ce triomphe qui paraît être le but de vos desirs. Auriez-vous d'ailleurs la cruauté de priver votre fils des caresses d'un père? »

Rien ne peut fléchir Ernestine. Philippe est ému, attendri; mais le panthéisme l'emporte. Cet amour exclusif qu'on voudrait lui imposer lui paraît une tyrannie. Toutefois il n'ose séparer l'enfant de la mère, car ce serait de sa part une tyrannie bien plus cruelle encore. Dans son ame agitée, un combat terrible s'éleva entre la liberté et la voix du sang. L'idée du suicide traverse un instant sa pensée; mais ce n'est qu'une reminiscence chrétienne; le dogme panthéistique et musulman l'arrête. « Je me tuerais, dit-il en lui-même; mais ne me trouverais-je pas ensuite dans la même situation douloureuse? La vie future n'est-elle pas la continuation de la vie présente? »

Cependant, toutes ces émotions déchirantes avaient si profondément affecté l'ingénieur, qu'il tomba malade. Le bruit courut même, dans le quartier franc, qu'il avait tenté de se suicider. A cette nouvelle, Ernestine, qui avait refusé constamment d'aller le voir chez lui, dans son domicile musulman, dans son harem, n'écouant plus aucune considération, accourut lui prodiguer les soins de sa tendresse et le conjurer de conserver un père à son enfant. Elle aperçut auprès de lui son autre épouse légitime, celle que lui avait donnée Mohammed-Ali, ainsi qu'un

Elle arriva, en effet, après trois fois vingt-quatre heures, le vent étant presque toujours favorable pour remonter le Nil, surtout dans la saison d'automne où l'on était alors. A peine débarquée à Boulak, Ernestine demandait son mari à tous les Européens qu'elle rencontrait. On lui répondit que ce n'était plus Philippe Lanoy, mais Hassan-Bey. Cela commençait à l'inquiéter. « Tout le monde, se disait-elle, s'entendrait-il pour plaisanter ainsi? Allons au consulat de France! »

Elle monte sur un des baudets de louage qu'une troupe de jeunes garçons arabes s'empressent de faire avancer vers elle; et, après avoir traversé la distance qui sépare Boulak du Grand-Kaire, jetant tour à tour les yeux sur son enfant endormi dans ses bras, et sur les palmiers, les minarets, les coupoles, les constructions à la fois si élégantes et si grandioses de la cité des kalifes fatimites, sur toute cette nature et cette civilisation qui paraît si féerique à nous autres Européens; elle entre dans des rues étroites, profondes, ombreuses et fraîches, sans boutiques et sans pavé, et dont les hautes maisons sont construites en pierres larges et posées en assises comme les murs d'une forteresse; puis, à travers une foule de détours et de portes qu'il faut franchir, elle arrive devant une maison dont l'entrée principale est surmontée par un écusson en bois peint où l'on voit la charte de 1830 que les indigènes prennent pour notre koran. C'est le consulat de France. Là, elle acquiert la douloureuse certitude du fait que la voix publique lui avait appris déjà, de ce qu'elle regardait comme un jeu, comme une illusion fantastique à ajouter à toutes celles dont son esprit était assailli depuis qu'elle avait posé le pied sur la terre d'Orient.

Elle court se jeter éplorée aux genoux du pacha, lui demandant son mari, le père de son enfant. Mohammed-Ali, qui est naturellement fort galant, et sur lequel deux beaux yeux en larmes exercent encore un grand empire malgré sa barbe blanche, ordonne à Hassan-Bey, qui se trouvait là parmi les grands officiers du divan, de reprendre sa femme de France, et même de l'aimer à l'égal de ses autres femmes d'Egypte. Ne pouvant résister à de doux souvenirs, Philippe veut embrasser son Ernestine, heureux de la revoir, heureux d'être père, et proteste

triangle dont la citadelle occupait le sommet, se trouvait renfermé le terrain occupé aujourd'hui par le village moderne de la Malga, élevé sur de nombreuses citernes dans lesquelles les Arabes ont établi leur domicile et où ils trouvent de magnifiques écuries pour leurs chevaux, leurs ânes, etc.

En approchant de la Malga, on trouve déjà la terre littéralement semée de débris de marbre, de ciment, d'édifices, puis une partie d'aqueduc moitié enfouie sous terre, moitié au-dessus du sol; enfin, en entrant dans le village même, on trouve, en passant par la cour d'une maison mauresque, un débris de l'ancien aqueduc carthaginois, assez bien conservé pour avoir pu me permettre d'en prendre toutes les dimensions avec la plus minutieuse exactitude.

J'ai parcouru la côte nord-ouest, et je n'y ai jamais remarqué le moindre vestige qui indiquât l'emplacement d'un port; seulement j'y ai vu des ruines de quelques maisons de plaisance sises au bord de la mer, et dans lesquelles il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de retrouver soit un môle, soit une jetée, ou toute autre partie d'un port; tandis que sur la côte sud-est, c'est-à-dire tout le long de la côte baignée par la rade, et qui s'étend depuis Sidi-Ben-Said, village moderne bâti sur le cap Carthage, jusqu'à la Goulette, on retrouve à chaque pas de nombreux et respectables vestiges d'un port.

En descendant de la colline dont je viens de parler, on trouve les ruines, encore très-bien conservées, d'un temple qui pourrait avoir été consacré à Neptune ou à Junon céleste.

L'intérieur de ce temple est rempli de fûts de colonnes, de socles de chapiteaux corinthiens dans le meilleur état de conservation. Quelques-uns, que j'ai dessinés, représentent des fleurs et des fruits entrelacés de serpents; puis on voit des caisses remplies de marbres et de bas-reliefs. Chaque pièce est marquée et numérotée, ainsi que les caisses, comme un article de magasin. C'est sur Temple qui a entrepris ces fouilles, qui sont surveillées en son absence, ou plutôt qui ne le sont pas, par sir Inkram, vice-consul anglais.

En quittant le temple et descendant vers la Goulette, on trouve une multitude de petites cellules rangées parallèlement sur le rivage, dont elles ne sont éloignées que de quelques toises. Elles sont séparées l'une de l'autre par un mur dont les vestiges s'élèvent encore de quelques pouces au-dessus du sol. Ces cellules furent sans doute occupées par des marchands du port.

En arrière de la vingt-quatrième cellule, on trouve les ruines d'un grand édifice qui a dû être le palais de l'amiral. Sa situation élevée, la vue qu'il a sur le port et sur la rade, permettent d'admettre cette idée.

#### NOUVELLE DÉCOUVERTE DE MONUMENTS ANTIQUES.

Plusieurs lettres de M. Charles Texier, écrites de Scala-Nova, d'Ala-Scheher et de Pera, dans les mois de juin, juillet et août, donnent des détails intéressants sur les résultats scientifiques du trajet de Smyrne à Constantinople. On sait que, dans cette pre-

mière partie de leur voyage, MM. Texier, de La Bourdonnaye et de La Guiche étaient réunis à M. Jaubert et à ses deux compagnons. Avec la suite, les guides et le bagage, c'était une petite caravane qui ne trouvait pas toujours à s'alimenter dans ces misérables contrées. Sans la précaution de quelques sacs de biscuit, ils auraient été exposés à manquer absolument de tout moyen de subsistance. Par cette considération majeure, ils n'ont pu s'arrêter suffisamment dans des lieux qui offraient un grand intérêt à la science. Ainsi, à Magnésie du Méandre, cette ville que Xerxès avait donnée avec deux autres à Thémistocle, devenu l'hôte des Perses, en lui assignant spécialement les revenus de Magnésie pour la dépense de son pain, nos voyageurs n'ont pas même trouvé un peu de farine, et se sont vus obligés de déguerpir en toute hâte, au moment où ils avaient commencé une des plus belles découvertes archéologiques, dans les ruines de ce temple de Diane, que Strabon met au-dessus de celui de la même déesse à Ephèse, tant par la supériorité des dimensions que par le nombre des offrandes.

A peine, écrit M. Texier, nos Grecs eurent-ils donné quelques coups de pioche, qu'ils mirent à découvert d'admirables fragments représentant le combat entre les Athéniens et les Amazones, exécuté avec toute la perfection imaginable. Nous passâmes la journée à diriger les ouvriers, et le soir nous retournâmes à Gamuch. Nos gens nous y apprirent une bien fâcheuse nouvelle; c'est que le village était dans l'impossibilité absolue de nous fournir des vivres; on avait envoyé un homme à Sokia pour acheter de la farine.

Le lendemain je retournai aux ruines pour faire nettoyer les bas-reliefs afin de les dessiner. L'un représente la lutte d'un Athénien contre deux Amazones; une d'elles est terrassée et le tient par les genoux; il a pris l'autre par les cheveux et lui plonge son épée dans la gorge. Les chevaux sont exécutés à la manière de ceux du Panthéon. La seule imperfection que j'aie remarquée, et qui est admise dans la sculpture antique, c'est que des combattants à pied prennent par les cheveux des Amazones à cheval; les rapports des figures ne sont donc pas exacts, mais les figures isolées sont irréprochables. Cette frise a beaucoup d'analogie avec celle de Phigalie. Les groupes, admirablement disposés, sont isolés les uns des autres.

Pendant qu'on nettoyait les bas-reliefs, je commençai à mesurer le temple; mais le soir, au retour, j'appris décidément la très-fâcheuse nouvelle qu'il ne fallait plus retarder notre départ, sous peine de mourir de faim. On fit donc immédiatement les bagages, et le lendemain nous les fîmes partir devant nous, pour visiter encore une fois les ruines. Nous partîmes en laissant à découvert les fragments que nous avions trouvés; peut-être les tailleurs de pierre turcs vont les convertir en turbans et en calottes pour les tombeaux musulmans. Le terrain est facile à fouiller; qui sait si les statues du fronton ne sont pas ensevelies sous les décombres? Mais ne trouvât-on que la frise, on serait grandement dédommagé des dépenses. M. Jaubert doit en écrire un mot au ministre de l'intérieur.

On jugera de l'intérêt qu'offrirait la conquête de ces fragments

par le prix que le prince régent d'Angleterre mit en 1814 à l'acquisition des marbres de Phigalie qui ornent aujourd'hui le Musée britannique; ils furent payés 475,000 fr. Le rapprochement que M. Texier établit entre ces marbres célèbres et les fragments dégagés à Magnésie est fort exact; et le sujet paraît identique, comme nous en pouvons juger par les descriptions détaillées des marbres de Phigalie, récemment gravés et expliqués dans le grand ouvrage sur l'expédition de Morée.

A Koula, nos voyageurs ont vu des restes d'antiquités qui signalent les ruines d'une ancienne ville. Celui de ces monuments que M. Texier cite comme le plus remarquable est un bas-relief mithriaque, accompagné d'une inscription grecque qui con- nomme Métrodore Elpistus, de la lignée des Asclépiades. Une autre pierre, sur laquelle la représentation du soleil et de la lune semble se rapporter encore au culte de Mithra, fait mention de prières ordonnées périodiquement pendant un certain nombre de mois par deux magistrats religieux nommés Dionysius Diodore et Hermogène Valérius. La coïncidence de ce nom romain avec les traces de la superstition mithriaque indique les premiers siècles de notre ère. Ces deux inscriptions sont d'ailleurs datées de l'année d'une ère particulière qu'on pourra par-

venir à fixer.

De Pera, M. Texier écrit le mois dernier :

Nous avons visité Sainte-Sophie et toutes les mosquées; nous avons vu aussi tout le vieux sérail en grand détail. Je suis entré dans la bibliothèque du sérail; c'est un petit édifice qui a la forme d'une mosquée et qui est situé dans une des cours intérieures. Il y a un grand nombre de volumes, presque tous turcs et arabes, rangés dans les armoires; mais il y a aussi, dans un cabinet attenant, des tas de volumes placés sans ordre et sans titres sur des tablettes, et qu'il serait bon de reconnaître. Je crois toujours qu'on pourrait y trouver des choses intéressantes; mais il faudrait que l'ambassadeur intervint pour que cette bibliothèque fût d'un libre accès.

Ce voyage promet, comme on voit, d'être riche en observations et en découvertes nouvelles; il complètera l'ouvrage si heureusement commencé par M. Texier. Il n'était parti de Paris qu'après avoir achevé la mise au net de tous les matériaux de sa publication, relatifs aux provinces visitées dans ses trois premiers voyages. Au retour du quatrième, il coordonnera sans doute avec une harmonie définitive la publication du texte. Pendant ce temps, plus de trois cents dessins terminés ont été livrés ici à la gravure que surveillent des artistes amis, et déjà les souscripteurs ont reçu les planches de la première livraison, d'abord mise sous les yeux du roi à qui l'ouvrage est dédié.

#### BOURSE DE PARIS DU 1<sup>er</sup> OCTOBRE.

Trois pour cent. . . . . 81  
Cinq pour cent. . . . . 110 45

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITZEL.

LYON.—IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE POULLAILLERIE, 19.

## Feuille d'Annonces.

#### ANNONCES JUDICIAIRES.

(1352) Samedi cinq courant, à dix heures du matin, sur la place Louis XVI, aux Brotteaux, il sera procédé à la vente forcée d'objets saisis, consistant notamment en commode, garde-robe, buffet, horloge de Comté, tables, chaises, etc., etc.

Et le même jour, à deux heures de relevée, sur la place Louis XVIII, dite Charabara, il sera vendu huit beaux chevaux de travail et une bonne vache. ENGLER.

#### ANNONCES DE MM. LES NOTAIRES.

(1588) A VENDRE OU A LOUER.

Une maison avec cour, située à Vaise, port des Pattes, n° 6, propre à l'établissement d'un marchand de vin ou d'un liquoriste.

S'adresser à M<sup>e</sup> Lafort, notaire à Lyon, rue des Maronniers, n° 1.

(6826) A VENDRE.—Une jolie propriété située au Bois-d'Oingt (Rhône), de la valeur de 18,000 fr. et d'un rapport annuel de 5 p. 0/0. Cette propriété est garnie de toute sorte de jeunes arbres à fruits; elle a une source d'eau intarissable et un réservoir bien empoissonné.

L'acquéreur fera ses paiements de six mois en six mois, ou différément s'il le juge convenable.

S'adresser à M<sup>e</sup> Gonet, notaire au Bois-d'Oingt.

(1590) On demande à emprunter 20,000 fr. à 4 p. 0/0, par première hypothèque sur trois maisons situées à Lyon, et de valeur de 80,000 fr.

S'adresser à M<sup>e</sup> Darmès, notaire à Lyon, quai de Bondy, n° 165.

#### ANNONCES DIVERSES.

(6810) A VENDRE.—Maison de campagne située à Ecully, hameau de la Sauve-Garde.

S'y adresser, à M. Gaillard.

(6770) A VENDRE.—Joli hôtel bien achalandé, composé de tous les objets nécessaires à son exploitation, grande écurie, vaste remise, situé dans une jolie ville, à six lieues de Lyon.

S'adresser, pour les renseignements, à M. Dutel, impasse Saint-Polycarpe.

(6788) On demande deux commis pour le placement de divers ouvrages littéraires. On accordera une remise avantageuse et quelques émoluments fixes.

S'adresser au Bureau des Publications, rue des Maronniers, n° 7, au 1<sup>er</sup>.

## HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETIL,

CONTINUÉE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1830 PAR M. LÉONARD GALLOIS.

NOTA.—Cette histoire de France est la seule complète, la seule établie sur une grande échelle, la seule qui soit terminée par des tables analytiques et chronologiques, la seule enfin qui jouisse d'une grande popularité.

MM. les libraires, voyageurs, dépositaires et porteurs à domicile, qui s'occupent du placement des produits de la librairie, sont prévenus qu'en s'adressant directement, et sans avoir recours à aucun intermédiaire, au Bureau central de l'Histoire de France, on les fera jouir d'une remise propre à les défrayer de leur déplacement et à rémunérer largement leurs soins. On expédiera sans délai, contre remboursement, toutes les demandes quelconques d'exemplaires complets, de volumes et de livraisons.

Ecrire franco à l'éditeur de l'Histoire de France, rue Neuve-Montmorency-des-Panoramas, 2, à Paris. (950)

Une femme jeune, qui appartient à une bonne famille, désirerait trouver une place de nourrice, soit à la ville, soit à la campagne.

S'adresser à M. Bacot, avocat, rue Saint-Jean, n° 7, au 1<sup>er</sup>.

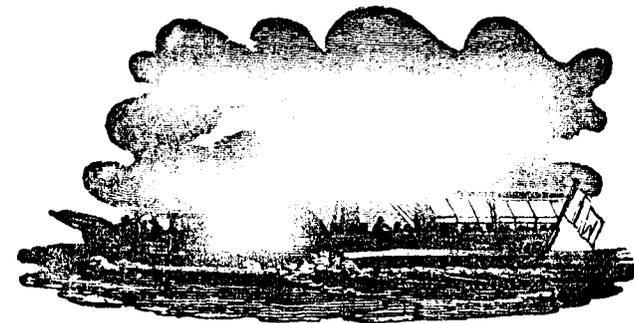
(6811) On désirerait trouver un associé pour un commerce de tourneur et fondeur, bien achalandé, comprenant un atelier et un magasin. On vendra chacun de ceux-ci séparément.—S'adresser au bureau du journal.

(6825) On demande pour la province un professeur d'écriture, porteur de bons certificats.

S'adresser à MM. Périsse frères, libraires, grande rue Mercière, n° 38, à Lyon.

(6823) On a perdu, mardi 1<sup>er</sup> octobre, une chienne anglaise. Signalement: Taille moyenne, poil long et blanc, la peau mouchetée de noir, les yeux et le nez noirs, les oreilles et la queue un peu coupées; les oreilles sont un peu marquées de couleur café au lait.

Les personnes qui l'auraient trouvée sont priées de la rendre rue Neuve, n° 17, au 3<sup>e</sup> étage; il y aura récompense.



### BATEAUX A VAPEUR DE LYON A CHALON.

Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,

PARTIRONT TOUS LES JOURS, A SIX HEURES DU MATIN,

Le CYGNE les jours IMPAIRS,

L'AIGLE les jours PAIRS.

(270)

### (6822) COURS DE CALCUL DÉCIMAL

APPLIQUÉ AUX POIDS ET MESURES.

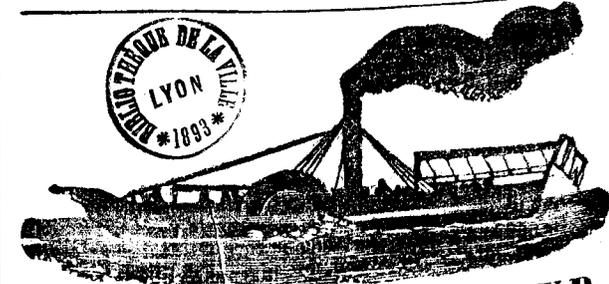
M. DARLES, ancien professeur, a l'honneur de prévenir le public qu'il ouvrira, dans la journée, à partir du 7 octobre courant, plusieurs cours de calcul décimal, appliqué principalement aux poids et mesures qui, en vertu de la loi, seront seuls employés au 1<sup>er</sup> janvier 1840. Il prévient également les parents qui ont l'intention d'envoyer leurs enfants à l'école la Martinière, qu'il peut leur donner des leçons préparatoires sur les connaissances qu'ils désirent acquérir pour entrer dans cette école, dont l'ouverture est fixée au 4 novembre prochain.

Les conditions de M. Darles seront peu onéreuses. On traitera de gré à gré avec lui à son domicile, rue de la Poulallerie, n° 21, au 3<sup>e</sup>.

(6824) Le titulaire du débit de tabac, rue Saint-Dominique, n° 11, désire trouver un gérant.  
S'adresser à la Croix-Rousse, Grande-Rue, n° 53, au 1<sup>er</sup>.

(6795) On désire trouver un commis qui connaisse la bonneterie.

S'adresser à M. Foity fils, grande rue Mercière, n° 40.



### BATEAUX A VAPEUR DU RHONE

SERVICE DE L'AIGLE.

Départs à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la compagnie sont: quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence. (261)